

À quels pitoyables moyens descendent les ministériels pour tâcher de faire avaler la marine de guerre à Baptiste.

• • •
Mais, dira le brave lecteur, comment M. Laurier a-t-il pu nous mener dans un guêpier comme celui de la marine sans que nous ayons pu nous en apercevoir avant de sentir les papères des guêpes impérialistes?

Il est facile de l'expliquer. D'abord M. Laurier lui-même y est allé sans rien s'en rendre compte. M. Laurier avait tout le tempérament voulu pour faire un homme d'État important. Mais le milieu où il a vécu a étouffé chez lui toutes les qualités de perspicacité, de prévoyance et de claire vision qui font le véritable homme d'État. C'e n'est pas quand un homme à la tête d'un pays, passe son temps à régler les affaires de peinture de Sorel, les chicanes du parti dans le comté de Pontiac, en questions de patronage dans le district de Québec, et à réparer les impairs de ses collègues sur des questions de détail, qu'il se fait un esprit de diplomate et qu'il peut ensuite naviguer habilement dans les eaux dangereuses de l'impérialisme. Pendant des années M. Laurier a fait à Ottawa des besognes indignes d'un assistant sous-secrétaire britannique. On l'a loué, on l'a adulé, on l'a proclamé le vainqueur des diplomates étrangers; mais ceux-ci, formés à l'école des Gladstone, et des Chamberlain, ont feint de lui céder sur certains points quand, de fait, ils l'ont repoussé de position en position, de telle sorte qu'à la fin de ce règne de premier ministre, le Canada, au point de vue autonome, en est retourné au régime d'avant la Confédération. M. Laurier n'y a vu goutte, les fumées de l'encens et les lueurs des feux de Bengale ont obscurci sa clairvoyance.

Au surplus, les tenants des doctrines de Chamberlain et de Rhodes, installés pendant de longues années à Ottawa comme nos hôtes, ont circonvenu notre premier-ministre, l'ont attiré dans les toiles d'araignées de leurs théories, ont fait luire à ses yeux des projets grandioses d'un empire mondial où le Canada tiendrait l'un des premiers rangs, et M. Laurier s'est laissé prendre à tout ce mirage. Cût un homme d'État politique anglais, de cerveau et d'intelligence ordinaires, eût deviné le piège pour notre autonomie, M. Laurier n'a vu qu'un moyen de donner plus de prestige à son parti et à ses conseillers et il a marché d'avant sans se demander de quoi demain serait fait.

Le servilisme de notre presse canadienne-française et de notre députation l'ont aussi puissamment aidé à se fourvoyer et à fourvoyer avec lui le Canada tout entier.

Que l'on compare par exemple l'attitude du *Canada*, qui, en septembre dernier approuvait benoîtement le coup de gaffe du commandant Roper, dont nous avons déjà parlé au cours de cette étude, à celle du *Globe* et du *Free Press* d'Ottawa qui l'âmaient Roper d'avoir parlé d'une affaire qui ne le regardait aucunement, et l'on verra toute la différence entre un journal qui se respecte et respecte ses lecteurs et un journal qui se déjuge à quelques années d'intervalle et adore au-